

en se frottant les mains. Elle est morte assassinée, et Maurice ne pourra nous accuser de sa mort ! Allons-nous la laisser là ?

—Non, poussons-la dans la Marne.

Ces paroles étaient à peine prononcées quand un bruit de voix frappa les trois misérables.

Ils écoutèrent, anxieux.

Plusieurs personnes venant de Gravelle marchaient dans leur direction en suivant la berge.

—Vivement et à la muette !... dit Lartigues. Prends les pieds, moi je prends la tête ; nous la poserons au bord du talus, et nous la laisserons rouler dans l'eau tout doucement.

Les deux hommes soulevèrent le corps et le placèrent en équilibre sur la crête de la haute berge.

Lartigues, ensuite, le poussant du pied, il disparut dans l'ombre avec un bruit sourd.

—En route, maintenant !... Le diable a travaillé pour nous !...

Les trois hommes s'éloignèrent rapidement.

Vers minuit, ils retraient chacun dans leur logis.

Lartigues avait promis de nouveau à l'envoyé du comte Boris qu'avant un mois Yvan Kourawieff n'existerait plus.

* * *

Le lendemain de cette soirée sinistre le soleil s'élevait levé radieux, promettant une belle journée aux promeneurs du dimanche.

Simone, heureuse de penser qu'elle allait revoir ceux qu'elle aimait, s'était levée et habillée de bonne heure pour ses visites.

C'est à l'hôtel de la rue de Verneuil qu'elle comptait se rendre d'abord.

A neuf heures et demie elle se présenta au cabinet de Mme Dubief.

La directrice du pensionnat lui remit une lettre pour son ancienne élève, et elle partit.

Onze heures allaient sonner au moment où elle arriva rue de Verneuil.

Elle s'adressa au concierge.

—Mlle Bressolles est-elle visible ? lui demanda-t-elle.

Le concierge répondit par cette question :

—Est-ce vous, mademoiselle, qui êtes la lingère du pensionnat de Mme Dubief ?

—Oui, monsieur, c'est moi...

—Alors vous pouvez entrer... Mlle Marie vous attend. Elle m'a fait prévenir que vous viendriez aujourd'hui.

—Merci, monsieur

Simone, toute joyeuse de se savoir attendue, traversa la cour et arriva au vestibule où se trouvait un valet de chambre.

Là elle répéta la même demande, dut répondre à la même question, et le domestique appela une femme de chambre qui se chargea de l'introduire.

Marie Bressolles était seule.

Sa gaieté factice de la veille avait disparu.

Assise près d'une fenêtre selon sa coutume, elle abandonnait son esprit à de sombres rêveries.

En entendant frapper elle tressaillit.

—Entrez, dit-elle.

La porte s'ouvrit.

Simone était sur le seuil, émue et souriante.

Un fugitif éclair de joie brilla dans les prunelles de Marie.

—Simone ! s'écria-t-elle. Ah ! que je suis contente de vous voir ! Venez bien vite m'embrasser.

Simone ne répondait pas.

L'expression souriante de son visage était devenue tout à coup profondément douloureuse.

Ses yeux se remplissaient de grosses larmes...

Marie, étonnée d'abord, devina presque aussitôt.

—Ah ! oui, dit-elle d'un ton mélancolique, je comprends, ma pauvre Simone ! Vous ne vous attendiez pas à un tel changement... Vous êtes épouvantée des ravages que la maladie a faits en moi... J'ai beaucoup souffert, Simone, et je souffre beaucoup encore... Peut-être que je ne guérirai pas...

Et l'enfant, qui s'était soulevée pour tendre la main à la visiteuse, retomba sur son siège.

—Oh ! mademoiselle ! mademoiselle !... s'écria

Simone en courant à Marie, en la prenant dans ses bras et en couvrant ses joues de baisers. Ne dites pas ces vilaines, choses-là !... Non, je ne suis point effrayée... non mes larmes ne sont point des larmes de tristesse, mais des larmes de joie... La joie de vous revoir et de vous dire que je vous aime !... Si vous saviez comme je pensais à vous ! comme j'aurais voulu être près de vous pour vous veiller pendant vos nuits de souffrance... pour vous soigner...

—Chère Simone, vous avez un cœur d'or...

—J'ai un cœur qui sait aimer, voilà tout ! répliqua la jeune fille. Certes vous avez bien souffert, et cela se voit ; vos traits sont amaigris, votre visage est encore un peu pâle, mais sous cette pâleur, sous cet amaigrissement, on devine le retour à la vie et la convalescence prochaine...

—Etes-vous sincère ? demanda Marie.

—Ah ? je vous le jure ! Rappelez vos souvenirs, mademoiselle... Quand vous m'avez rencontrée dans l'atelier de M. Gabriel Servet, j'étais plus souffrante, plus épuisée par la maladie que vous ne l'avez été... J'avais encore un pied sur le bord de la fosse... Retrouvez-vous sur mon visage ces traces qui semblaient devoir être indélébiles ?... C'est vous, mademoiselle, c'est monsieur votre père, ce sont messieurs Gabriel Servet et Albert de Gibray, qui m'avez sauvée... et en me sauvant, vous accomplissiez presque un miracle ! ! Vous voyez bien qu'il ne faut jamais désespérer de rien !... Dieu est bon ! !

Marie, en entendant prononcer le nom d'Albert de Gibray, serra la main de Simone qui venait de s'asseoir à côté d'elle.

—Vous êtes venue plusieurs fois me demander ?... dit-elle.

—Deux fois, mademoiselle, mais la consigne donnée par le médecin était absolue. On fermait votre porte à tous les visiteurs.

—Oui... Dans ce moment-là je ne quittais pas mon lit et je crois que j'étais en grand danger... Avez-vous revu M. Servet ?

—Non... depuis longtemps...

—Vous ignorez alors la maladie de M. Albert de Gibray ?

Le trouble de Marie, en faisant cette question, n'échappa pas à la jeune lingère.

—Je sais que M. de Gibray a été très souffrant... répondit-elle ; il avait eu l'épaule démise en faisant une chute sur la glace, à Vincennes, chute à laquelle vous avez dû la vie, mademoiselle, m'a dit M. Servet.

—Oh ! balbutia Marie avec une émotion croissante, c'était peu de choses alors. Depuis cette époque le mal a changé de nature, ou plutôt une autre maladie s'est déclarée... maladie dangereuse... maladie mortelle... M. Albert a été condamné par les médecins...

—Condamné ! répéta la lingère avec effarement.

—Oui, bégaya Mlle Bressolles dont les larmes jaillirent, condamné ! et il mourra peut-être sans que je l'aie revu...

—A ! fit Simone en pleurant aussi, je comprends tout.

—Que comprenez-vous ?...

—La cause de cette maladie à laquelle vous vous abandonnez sans presque vouloir guérir... Quand vous pensez que la mort de M. de Gibray est proche, vous ne tenez pas à la vie...

—Est-ce que je puis vivre s'il meurt ?... s'écria Marie au milieu de ses sanglots.

—Oui, mademoiselle, vous devez vivre, quoi qu'il arrive ! répliqua fermement Simone.

—Et pourquoi ?

—Parce que vous avez auprès de vous un père qui vous aime, qui vous adore... Une mère que votre mort tuerait peut-être... Dieu ne soutient pas ceux qui s'abandonnent au désespoir... Gardez à tout jamais dans votre âme le souvenir de M. de Gibray, je le comprends ; mais souvenez-vous, mademoiselle, que le suicide moral est un crime, et qu'en n'opposant aucun résistance à la maladie, on se tue aussi sûrement qu'avec un réchaud de charbon ou un paquet d'arsenic...

XIX

—Que voulez-vous, Simone !... murmura Marie Bressolles après un silence. Vous avez raison, je le sens bien, mais je ne puis éloigner de mon esprit la pensée d'Albert... S'il est mourant, c'est pour avoir voulu me sauver deux fois... Je sens qu'avec lui ma vie s'en va... Je vois pleurer mon père, je me dis que je suis égoïste et cruelle... Je cherche à vaincre mes souffrances, à cacher mes douleurs, pour lui éviter des larmes... Un instant j'y parviens, puis tout à coup je retombe dans mon désespoir... C'est insensé !... Je me le dis... Je me le répète, mais tous mes raisonnements tombent devant cette idée fixe que, si Albert meurt, je dois mourir.

—Vous ferez un effort de volonté, mademoiselle, un effort de courage, répondit vivement Simone, et vous triompherez de votre désespoir...

—C'est impossible...

—A qui sait vouloir, rien n'est impossible... Et, d'ailleurs, avez-vous la preuve que M. de Gibray va mourir ?...

—Les médecins l'affirment...

—Les médecins se trompent souvent... Ils m'ont condamnée, moi aussi, et je suis guérie !... A l'âge de M. de Gibray, la jeunesse est souvent victorieuse du mal... Les dernières nouvelles qui vous sont arrivées étaient-elles récentes ?

—Depuis huit jours je ne sais rien...

—Huit jours ! En une semaine, tout peut changer.

—Vous m'aimez, n'est-ce pas, Simone ?...

—Oh ! de toute mon âme, mademoiselle, et comme si vous étiez ma sœur...

—Si je vous demandais de faire quelque chose pour moi, vous le feriez ?

—Sans hésiter, et je serais trop heureuse de vous être utile...

—Je pensais bien que vous viendriez aujourd'hui... j'en étais presque sûre, et, en prévision de votre visite, j'ai écrit quelques lignes...

Marie s'interrompit :

—Quelques lignes ?...

—Oui.

—A qui ?

—A M. Albert de Gibray... J'ai peut-être eu tort, mais l'état de souffrance dans lequel je me trouve est mon excuse... Il me semble que je me sentirai plus de force pour me laisser vivre lorsque j'aurai la certitude qu'Albert recevra ma lettre... Voulez-vous porter cette lettre, Simone ?

—A M. de Gibray ?

—Non, à M. Servet, en le priant de la remettre lui-même à son élève...

—Oui, mademoiselle, je la porterai, et j'ai la certitude que je ne serai point coupable en vous rendant le service que vous attendez de moi...

Marie tira de la poche de sa robe un carnet, et prit dans ce carnet une enveloppe non cachetée.

—Avant de vous donner ma lettre, dit-elle ensuite, je veux vous la lire...

—Mais, mademoiselle... fit Simone hésitante et confuse...

—J'y tiens... C'est un caprice de malade... et puis, par l'effet qu'elle produira sur vous, je jugerai de l'effet qu'elle produira sur Albert.

Et Mlle Bressolles, tirant de l'enveloppe une feuille qu'elle déploya, lut à haute voix :

Mon ami,

Comme vous, je suis frappée et je souffre ; mais si le corps est atteint, l'âme et le cœur le sont plus encore.

Le malade nous a séparés, la mort nous réunirait. Si je ne dois plus vous revoir ici-bas, je voudrais mourir ; mais j'ai mon père, que j'aime et qui m'adore, mon père qui comprend que les blessures de mon cœur sont plus dangereuses pour ma vie que la blessure de mon corps... Ma mort le tuerait... Si vous devez vivre, je vivrai. Si vous devez quitter le monde où nous sommes, je vous suivrai... J'attends votre réponse, qui sera le mot de ma destinée.

MARIE.